HAL open science

Le sens de la pente

Pascal Amphoux

▶ To cite this version:

Pascal Amphoux. Le sens de la pente. Cahier de l'Alliance Culturelle Romande, 1987, n°34. hal-01566829

HAL Id: hal-01566829
https://hal.science/hal-01566829

Submitted on 28 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

À PARAÎTRE "ALLIANCE CULTURELLE ROMANDE"
NO. SPECIAL SUR LAUSANNE PAR L'IREC

LE SENS DE LA PENTE

par
Pascal Amphoux

On vous dira sans doute que Lausanne a bien changé pendant ces 25 dernières années. On vous écrira peut-être qu'elle n'est plus ce qu'elle était, qu'elle a perdu son caractère, son âme, ses quartiers, ses bistrots, sa langue... Je ne réfuterai pas ces arguments, dont je vérifie la justesse chaque jour dans mon propre quartier, racheté par Bernard Nicod, dans les bistrots que je ne fréquente plus et où il n'est plus besoin de "savoir" manger, dans ce langage banalisé qui m'empêche aujourd'hui de reconnaître à coup sûr un Lausannois alors que je ne manque pas un Genevois, un Neuchâtelois, un Combier ou un Gruyérien. Mais j'en prendrai néanmoins le contrepied pour m'interroger plutôt sur le destin de quelques invariants qui font, me semble-t-il, la ville d'hier et d'aujourd'hui. A rebours d'un certain discours, je vous dirai donc que rien n'a changé, je vous écrirai qu'elle est toujours ce qu'elle était, et je m'inquiéterai même de ce qu'elle est peut-être déjà ce qu'elle sera.

*

Parole de cordonnier. «Le Comptoir, le cirque Knie, Noël, et ça recommence...».

Ainsi va la roue lausannoise, ainsi s'égrènent les années du petit cordonnier de la rue de l'Ale. Faut-il voir dans ce raccourci l'expression dépassée d'un vieil artisan en bout de course ? Je ne le crois pas : le fils a aujourd'hui repris l'affaire, et l'on ne saurait douter que les trois mêmes événements rythment son année, de sorte que je vois dans l'aphorisme du père la trace d'un imaginaire collectif plus profond qui reste aujourd'hui d'actualité. On y retrouve une certaine torpeur, une certaine indifférence, un conformisme certain - tout cela a été dit et il ne faut sans doute cesser de le dénoncer - mais on sait en contrepartie que ces quelques traits reflètent une merveilleuse insouciance, une indéniable légèreté de l'être et un art de vivre consommé.

De fait, tout se passe à Lausanne comme si aucun événement ne pouvait venir secouer vraiment les esprits. Ceci est particulièrement frappant pour les problèmes d'urbanisme qui touchent périodiquement la ville. «Le débat grossit,

s'anime, semble devoir un instant aboutir, puis meurt tout à coup de sa belle mort, et il n'en est plus question. La solution n'est même pas intervenue. Elle n'intervient que plus tard; et généralement, il n'y a pas de solution, parce qu'il n'y a qu'une demi-solution. On a cherché à contenter tout le monde. Et personne n'est content». Ramuz écrivait cela à propos de la tour Bel Air, on pense aujourd'hui au CHUV, à la Perraudettaz, à la pénétrante ou au vallon du Flon... On le voit, rien n'a vieilli dans ces propos et l'on pourrait même en inverser la chute : on n'a cherché à contenter personne et tout le monde est content! Ce qui revient rigoureusement au même : la vie ronronne, immuable et fidèle à elle-même - avec tout ce que cela comporte d'exécrable et de séduisant, de mortellement ennuyeux et de merveilleux... Non, la ville, en ce sens, n'a pas changé; ou plutôt la ville semblerait pouvoir changer de fond en comble dans l'indifférence la plus totale. Gros Nicod, tu l'as bien compris : en cela elle ne change pas !

*

Parole d'étranger. «Lausanne n'est pas une Ville».

Quoi ? s'insurge l'urbaniste, menacé de perdre son objet. «Lausanne, ville romaine, petite bourgade moyen-âgeuse, centre religieux et centre d'échange, s'est développée au cours du 19e siècle pour devenir...

- Je vous entends, gentils techniciens, m'aligner des chiffres, me montrer l'accroissement de la population ou l'extension des territoires urbanisés, vers l'ouest, vers le nord... Mais ce n'est pas cela qui *fait* la ville, surtout pas cela qui fait son évolution...

Moi qui ai habité Paris, qui reviens de Shanghai, entendez-moi à votre tour, Lausanne n'est pas une ville. Et n'allez pas croire que je dise cela à cause de sa taille. Non non, il existe des petites villes, je le sais, j'en connais, mais Lausanne n'en a pas la densité! C'est un objet urbain, peut-être, que le plan et la topographie complexes rendent intéressant à étudier, mais cet objet n'a pas d'*urbanité* : ses lieux ne sont guère investis; du moins ne le sont-ils pas avec la polysémie voulue; les quartiers se ressemblent - tous plus verts les uns que les autres -, et les limites sont floues - quelque part entre Morges et Lavaux pour les uns, plus ou moins près des limites communales pour les autres. Impossible pourtant de se perdre dans cette ville sans limites ! Certes *on s'y égare*, tout désorienté que l'on est par les tours et les détours de la pente ou de la voirie, *mais on n'a pas la joie de s'y perdre* : sans doute certains chercheront-ils des points de repère, mais de repaires ils ne trouveront point ! Lausanne n'a pas de centre, pas plus que de quartier fort ou de limite nette. Trop riche sans doute, elle n'a pas d'odeur...».

Mais l'Etranger se trompe, bien sûr. Lausanne a ses quartiers, historiquement définis, avec des limites topographiques précises et parfaitement nettes. Ce n'est pas *un* centre qui la définit mais une *multitude de centres*, et ceux-ci offrent des caractères diversifiés à ses usagers. Le touriste, lui, le sait bien, c'est même là pour lui ce qui fait tout son charme. On se promène et l'on passe de l'un à l'autre - la cathédrale, la vieille ville avec ses places, ses terrasses, ses fontaines,... Voilà vingt ans qu'il vient et que tout cela, par miracle, a été admirablement préservé.

Pourtant l'Etranger n'est plus un touriste. Regard intérieur et extérieur à la fois, il sait que les centres, à Lausanne, ne sont que des points focaux, des

repères sur des trajets, les noeuds équivalents d'un réseau de voieries auquel il ne se fait pas. C'est que, dit-il, *la ligne est plus forte que le point à Lausanne* : de fait, il existe toujours plusieurs chemins pour se rendre d'un lieu à un autre, de sorte que l'on est toujours hésitant devant l'itinéraire à choisir. Qui ne peut ne peut, dit-on ! Indécision : est-ce la cité qui a fait les Vaudois ou les Vaudois qui ont fait la cité ?

Reconnaître la multitude de centres qui font le charme de Lausanne, ce serait donc reconnaître du même coup l'absence de Centre majeur qui en ferait une "ville". La Cité, le Bourg sont sans doute les plus anciens... Entre deux, une absence : la "rue centrale" ! Les premiers sont désertés dès 16 heures ou 18 heures, la seconde est une sorte de brèche, une vallée, une limite, une voie de circulation, un grand vide où l'on passe mais où l'on ne peut séjourner. Paradoxe, Lausanne a pour centre une limite et un lieu de passage - un "anti-centre" en quelque sorte !

Autrement : *Lausanne est parsemée de centres, mais dépourvue de centralité.* Dans d'autres villes, le centre se remplit, retient et draine une population mélangée. A Lausanne, il se vide, repousse et n'accueille guère plus que des gens en partance - à la lettre des ex-centrés, parfois même des désespérés. Voyez les déserts que représentent, en dehors des quelques heures hebdomadaires d'affluence, les places ou les terrasses de la ville, si agréables soient-elles - la Riponne, Saint-François, Montbenon, ... Songez aussi aux suicides du Pont Bessière - est-ce un hasard si le saut dans le grand Vide, à Lausanne, se fait au centre de la rue centrale - c'est-à-dire, pour être précis, au centre du centre des centres? En vérité, le coeur de la ville est un trou. C'est même un gouffre, que tout le monde évite et qui est hanté par la Mort.

*

Parole d'habitant. «L'erreur du percement de la rue centrale et le bonheur des rues piétonnes, voilà bien la tarte à la crème des urbanistes, qui peuvent accabler ceux d'hier et jouer les bons apôtres aujourd'hui en suivant scrupuleusement avec quinze ans de retard les modes ou les jugements de valeurs venus d'ailleurs ! Non, tout cela n'a guère d'importance. Ce qui est plus grave, c'est ce que vous avez fait ces dernières années et ce que vous continuez à faire de notre ville. Vous rénovez, et vous *ravissez* doublement la population, mais où est passée l'innovation ? Vous réhabilitez, merci, mais ne faudrait-il pas aussi aménager ? Vous protégez, enfin, et vous êtes experts en la matière, mais où donc est la création ? Ainsi Lausanne ne risque-t-elle pas de changer.

- Mais, dit l'accusé, il fallait bien marquer la présence du passé dans la ville contemporaine...

- Ce n'est pas le passé que vous rendez présent, c'est le présent que vous rendez passé. Le passé que vous nous montrez, que vous encensez, voilà qu'il vieillit moins vite que le neuf d'il y a vingt ans.

- Mais, nous allons nous occuper des immeubles des années 60...

- Désincarnation, désappropriation, médicalisation, voilà ce que vous produisez!

Désincarnation? Vous videz les logements de leur contenu, les lieux de leur substance, des pratiques et des grandes figures qui en faisaient la chair. A force de restaurer le "patrimoine", vous muséographiez le centre que vous

présentez au regard devenu extérieur de simples observateurs et que vous soumettez à la curiosité et au jugement d'habitants devenus étrangers à leur propre ville. Des anciens usagers vous avez fait des visiteurs, les revenants du samedi matin - pour ceux du moins qui font encore le marché. De ces habitués qui amarraient le lieu qu'ils habitaient vous avez fait des acteurs de théâtre qui répètent une pièce rituelle dans un décor qui ne leur appartient plus.

Mais la *désappropriation* ne passe pas seulement par la muséographie (pas touche), elle est aussi économique : à l'implacable logique de la conservation, se substitue alors la loi du marché, et il ne s'agit plus de retrancher des logements pour les livrer au regard public mais de renouveler le parc de logements pour le livrer à des habitants plus fortunés. Voyez nos quartiers anciens se métamorphoser, les nouveaux se constituer, nos zones villas se combler, nos populations se ségréguer. Les étudiants, par exemple, chassés de la ville par l'implantation excentrique d'un campus universitaire fantasmatique : leur fierté, il y a dix ans, passait encore par la possibilité d'avoir un logement autonome, elle se réduit aujourd'hui pour la plupart à celle d'avoir une voiture... Vous traitez les objets mais vous faites abstraction des sujets - et vous n'échappez pas de la sorte à la logique de la médicalisation.

Toute la ville est bientôt *médicalisée*. On isole les *corps* des sujets, les *immeubles* des habitants, les *lieux* de leurs praticiens; après quoi on peut restaurer. On extrait les *piétons* de la rue, les *consommateurs* des usagers, les *pendulaires* des habitants; après quoi on peut les traiter comme des êtres irresponsables, qu'il convient de diriger et de soutenir comme un malade à l'hopital. On s'occupe des organes, de la circulation, des fonctions urbaines, mais on ne sait comment prendre la vie. On croyait nettoyer la ville, et l'on ne voyait pas qu'on la stérilisait. Est-ce un hasard si la construction du CHUV est le seul chantier, peut-être, qui a encore hanté l'imaginaire bâtisseur de la population ?

Nous savons bien que cette évolution est générale, mais je me demande si le Lausannois n'est pas, plus qu'ailleurs encore, dépossédé de son propre corps. Que deviendrait-il si par malheur lui manquait quelque prothèse - voitures, feux rouges, présélection, escaliers roulants, ...? Il ne sait plus traverser en dehors d'un passage piétonnier, il ne sait plus changer de file en cours de route, et il attendra trois minutes pleines, que le feu se mette au vert, en équilibre sur le rebord d'un trottoir ou cramponné derrière son volant, devant un carrefour désert. Il n'est plus soumis aux règlements, il en est le tableau d'affichage, et il devient inimaginable pour un automobiliste moyen qu'un piéton puisse traverser en dehors des passages cloutés. Plutôt écraser ce fantôme, pense-t-il, et lui faire la leçon.

Ainsi évoluent nos comportements. Gentiment, ils suivent la ligne de plus grande pente. Du "conformisme endormi" des Vaudois que chantait Gilles, on est insensiblement passé à un conservatisme soupçonneux, inconscient et naturalisé. Du souci de propreté, qui rendait notre ville plaisante et hospitalière (en un premier sens), on est insensiblement passé à une indécrottable manie d'asepsie (balayer, mouiller, déneiger, saler, évacuer), qui la rend hospitalière (en un second sens). Et il est à craindre que la qualité et la solidité de nos constructions ne traduisent bientôt plus que notre richesse matérielle et notre fragilité culturelle. Voilà ce qui a changé ces dernières années».

Mais, direz-vous, cela n'est pas nouveau. Lausanne a toujours été une ville de conservateurs et de marchands. Il n'est donc pas étonnant d'y voir

proliférer sans retenue l'idéologie de la réhabilitation. Entre les créneaux du marché et les tours de la conservation, la voie est toute tracée. Là encore, *il n'y a qu'à suivre la pente* - et celle-ci ne change pas.

*

Conclusion. Là où la ville, habituellement, déborde ses propres limites et engloutit sa topographie, la topographie, à Lausanne, tient la ville et la submerge. S'il fallait la ressaisir en un seul mot, je choisirais *la pente*, que je tiendrais pour invariablement déterminante. Une ville comme Lausanne, sans la pente, est inimaginable.

Car c'est elle qui définit les lieux : le haut et le bas, le "climat" de chaque quartier et, de façon plus subtile, l'étagement de palliers climatiques où l'on repère les limites de la neige ou des brouillards l'hiver - la gare, Saint-François, la place de l'ours, la Sallaz...

Car c'est elle qui donne un sens aux toponymes (le Petit chêne, la ficelle, les escaliers du marché) et aux cheminements : on ne rentre pas chez soi à Lausanne, on "remonte" ou l'on "redescend", et il n'y a jamais d'équivalence entre un aller et un retour.

Car c'est elle, encore, qui fait l'esprit des gens : tous les regards sont tournés vers le lac (ils en ont fait aujourd'hui un plateau de jeu supplémentaire) et l'on connaît ce qui s'en suit dans les comportements : un certain laisser-aller, mais de la retenue - ce que dit déjà la démarche du piéton qui descend rue de Bourg.

Car c'est elle, enfin, qui produit les égarés de la ville - je veux dire ceux qui se perdent - et les premiers dissidents de la cité - je veux bien dire des dissidents "politiques" : A l'aube du XXIe siècle, de jeunes planchistes ou patineurs semblent jouer leur sort à la roulette, franchissant en silence trottoirs, feux rouges et vieilles dames avant que quiconque n'ait eu le temps de bouger. Nouveaux Hermès, ils savent rêver la ville - la voler - et échappent radicalement à toute tentative de contrôle pour hanter bientôt l'imaginaire de chacun dans leurs descentes crépusculaires.

Tout s'écoule ou s'évacue à Lausanne : temps, hommes, véhicules, marchandises, ordures, argent ou idées, mais le lac, on le sait, a de plus en plus de peine à jouer son rôle d'épurateur.

C'est bien la pente qui crée le changement, et l'on mesure alors doublement la gravité de tout événement.

Reste que la pente ne change pas.

SOURCES

P. AMPHOUX et G. PILLET, *Fragments d'écologie humaine*, Editions Castella, Albeuve (Suisse), 1985.

H. ATLAN, M. DETIENNE, B. D'ESPAGNAT *et al.*, *Création et créativité*, Castella, Albeuve (Suisse), 1986.

M. DE CERTEAU, "Les revenants de la ville", dans *Théâtres de la mémoire*, Traverses no40, CCI, Paris, 1987.

M. GUILLAUME, Séminaire "Mémoire collective et urbanisation", Genève, 1987.

Ś. OSTROWETSKY, *L'imaginaire bâtisseur*, Méridiens, Paris, 1983.

C.-F. RAMUZ, "Sur une ville qui a mal tourné", dans *Aujourd'hui*, Lausanne, 18 déc. 1930.

P. SANSOT, *Poétique de la ville*, Klincksieck, Paris, 1973.